

Bureau météorologique.

Washington, 27 mars — Indications pour la Louisiane—Temps beau; beaucoup plus froid dans la partie est et sud; vents vifs et forts du nord.

La situation à Manille.

Il se passe, depuis trois jours, autour, ou plutôt, au-dessus de Manille, des faits graves qui auront des conséquences décisives sur le sort de la campagne actuelle. La lutte engagée depuis samedi se poursuit encore, la nuit dernière, et il est probable qu'à l'heure où ces lignes tombent sous les yeux des lecteurs, elle ne sera pas terminée.

On sait que le plan du gén. Otis était de couper en deux les forces des insurgés commandées par Aguinaldo, de placer le corps principal entre deux feux et de l'écraser. Cette tactique semble n'avoir pas complètement réussi.

Le chef insurgé qui connaît à fond le terrain, ne s'est pas laissé déborder. Il s'est contenté de faire retraite; de telle sorte que le général Otis a dû changer de plan. Il avance sur l'ennemi qui bat constamment, mais lentement, en retraite.

La tactique d'Aguinaldo est de s'éloigner le plus possible de la plage pour rendre inutile l'artillerie de la flotte.

Reste à savoir si les cours d'eau ne permettent pas à certains navires d'un faible tirant d'eau de pénétrer dans les terres et de continuer à bombarder les insurgés. Ceux-ci retraitent vers Malolos, leur capitale, le siège de leur gouvernement. C'est là qu'ils comptent, probablement, faire une résistance désespérée.

A mesure qu'il bat en retraite, l'ennemi brûle les ponts, coupe toutes les communications. Il profite d'une autre ligne de retranchements, construits depuis quelque temps; mais le général Otis ne s'arrête pas en chemin.

Il annonce lui-même que le combat va se continuer ce matin, mardi, par conséquent, il ne suit plus un plan stratégique; il se borne à chasser les insurgés devant lui. Il y a une douzaine de milles de distance entre les deux corps opposés, et il est difficile aux Américains de les franchir vite, à cause des innombrables obstacles qu'ils rencontrent sur leur route.

Cependant à Manille et à Washington, la confiance est plus grande que jamais dans le succès complet de la campagne. Cette dernière de la lutte intérieure vivement les hommes du métier. La grande question est de manœuvrer de façon que les troupes soient toujours amplement approvisionnées et, sous ce rapport, il n'y a rien à redouter.

L'administration de l'intendance est très admirablement dirigée. Il en est de même du corps des hôpitaux qui a constamment sous la main tout le matériel nécessaire. Quant aux insurgés, ils ne manquent ni d'armes, ni de munitions, ni même de provisions. Plusieurs navires sont attendus prochainement à Manille; ils amènent des troupes fraîches. Bientôt l'armée du général Otis aura reçu de puissants renforts.

En pareille occurrence, la grande question est de ne pas laisser s'affaiblir les forces actives, de conserver dans les rangs le plus grand nombre possible de combattants. C'est ce à quoi le général Otis a pourvu, en livrant le transport des blessés à des ner, comme un tonton... Lui, si raide, si dur aux autres... Ah!... il a bien trouvé son maître!

Et les deux fumeurs se mirent à rire de bon cœur. Isaac Backer reprit alors au ton d'un instant: —J'ai bien tourné et retourné de tous les côtés la question... Et je ne sais vraiment pas si, en épousant le duc, Mlle Charlemont ferait, après tout, une très belle affaire.

Eric Lewens crut devoir protester par une violente exclamation, tandis que son interlocuteur continuait: —Mais certainement... Je suppose que Mlle Charlemont soit devenue Lady Lyford... Et après?... Son mari ne peut lui reconnaître qu'une certaine somme comme dot... une misère... et de la main à la main... Ses terres, ses propriétés, elle ne pourrait en disposer qu'en faveur d'un enfant à lui... un enfant mâle... et le docteur Thurner, qui connaît le duc comme sa poche, le docteur Lawson, qui est le médecin de la famille depuis de nombreuses années, ont dix fois, vingt fois répété devant moi que le duc s'est tellement abimé la santé avec ses manies, ses privations, ses drogues de toute nature, qu'il n'aura jamais, au grand jamais d'enfant... On ne sait ni qui viendra à mourir... Que le duc vienne à disparaître... et la duchesse

Derrière le Rideau.

Il y avait à cette cour d'assises un public de haute élégance. Les chapeaux étaient exquis; vraiment; même on a pu admirer quelques-uns des corages à épaules basses qui seront la mode du mois prochain.

Cathédrale Saint-Louis.

La Retraite des Hommes.

Elle obtient décidément un très grand succès, un succès inespéré, la retraite des hommes à la Cathédrale. Il y avait énormément de monde, dimanche, il y en avait plus encore hier soir. En fait, c'est la plus suivie que nous ayons eue encore vue dans notre église métropolitaine. Le prédicateur de la station y traite des sujets extrêmement intéressants, avec autant de tact que de bonheur, nous pourrions même dire avec esprit — ce qui n'a jamais été interdit à la chaire chrétienne — au contraire.

Le Père Lacordaire avait beaucoup d'esprit et nous avons entendu ici, dans une de nos églises, un autre Dominicain célèbre, le Père Burke, qui en avait lui-même à foison. Nous ne pouvons que féliciter le Père Knapp de marcher sur de pareilles traces. Il y a une certaine façon d'accommoder les mercuriales qui les rend parfaitement acceptables, agréables même, aux plus susceptibles, aux plus grincheux. L'effet n'en est que plus vif, plus profond, plus durable. On ne résiste pas à la morale qui sait, à l'occasion, s'humilier, s'agrémenter d'un sourire.

Incendie de l'Eglise St Patrick.

La Nouvelle Orléans a appris avec une certaine stupeur, hier matin, l'incendie qui a failli détruire l'Eglise St Patrick, rue du Camp. Les pertes sont, assurément, assez considérables; elles n'ont pas été bien évaluées sans la prompte arrivée des pompiers et de leur chef O'Connor. Le feu a pris dans la sacristie. C'est probablement le résultat de la négligence. Mais, arrivé après plusieurs accidents du même genre, dans des églises et dans des couvents, celui-ci devait provoquer certaines réflexions pénibles, que nous aimons à croire mal fondées.

Démission de M. Harvey.

Chicago, Illinois, 27 mars.—M. W. H. «Coco» Harvey a donné sa démission de directeur général de la commission des voies et moyens du comité national démocratique, et M. Sam. G. Cook, du Missouri, a été nommé à sa place. D'ailleurs, M. Cook était pratiquement à la tête de la commission depuis quelque temps, tandis que M. Harvey ne s'occupait de rien. Il donne pour cause à sa démission le fait qu'il n'a pu obtenir un accord des membres de la commission sur une politique pratique et agressive. Il a exprimé le désir de voir réviser le comité des voies et moyens et de triompher le programme de Chicago, mais il refuse de discuter aucune question.

Les pertes des Américains.

Washington, 27 mars.—Des avis reçus de Manille au département de la guerre établissent que dans les combats d'hier et d'aujourd'hui les pertes des Américains ont été les suivantes: Tués—3 officiers et 25 soldats. Blessés—3 officiers et 203 soldats.

Derrière le Rideau.

les besoins bien faites dans cette constatation que ce qui pour elle représente tout Paris soit au courant de ses irrégularités de conduite. Cela, n'est-ce pas tout autant de l'implicite, que le toxique administré sans raison? Ce n'est pas une fille, c'est encore moins une sotte, et non plus une de ces grandes perverses dont l'âme frénetique ne peut s'assouvir qu'en goûtant le mépris public. Qu'est-ce donc enfin?

Bruquement le souvenir revient de l'aspect de théâtre qu'avait pris la cour d'assises au cours des dépositions, et il semble que la question obscure s'éclaircisse.

C'est un spectacle où les contrastes donnent à rêver que celui de la scène de l'Opéra lorsque le rideau tomba la sépara de la salle. Dans une véritable atmosphère d'aquarium s'anime une vie singulière et bien différente de celle qui, un moment plus tôt, faisait mouvoir dans la pompe illusoire des décors de grandes passions nobles vocifératrices et gesticulantes avec méthode sur les colonnes ou les plantes de l'orchestra. Maintenant les murs des palais s'éteignent dans les dessous, les colonnades chancelent aux coups de sifflet qui commandent la manœuvre, les grandes forêts s'abouissent, on roule les ciels embrassés et la mer immense, des machinistes vont et viennent pressés, des danseuses causent avec des messieurs en habit noir, dressées parfois sur leurs pointes rigides au milieu d'une phrase; les chanteurs, la figure détendue et lasse, échantent des propos vagues avec un ami; Othello se plaint d'une migraine ou Sigurd demande un renseignement de Bourne; un air bizarre, chaud et coupé de concerts glacés, remue une poussière qui met en vibration de pastel sur les objets; à des hauteurs de vertige, des quintes énormes ont des leurs tristes, et l'on aperçoit sur une mince prassellette remuant au-dessus du vide quelque mère Cardinal accoudée qui regarde.

Chacun s'abandonne et ôte l'attitude et la mine qu'exigeait son rôle, et pourtant quelque chose reste, qui flotte et pénètre, des cris d'amour et de fureur, du tragique excessif et des somptuosités figurées de tout à l'heure. L'immense vaisseau garde dans sa mélancolie laideur on ne sait quelle pompe d'endroit solennel ou de grandes choses se sont passées, et les gens ne font pas là les mêmes gestes utiles et simples qu'ils feraient dans la rue pour accentuer des paroles semblables à celles qu'ils disent. Les endroits s'impriment de l'âme des scènes qui s'y jouent sans cesse, et les êtres prennent l'indélébile marque de leur profession. Bien qu'il s'inquiète des fluctuations de la de Beers, Sigurd a toujours son amour de héros germanique; il sort du palais en flammes avec dans ses prunelles un reflet de feu de Bengale, et les messieurs en habit noir, sans en avoir conscience peut-être, voient dans les danseuses avec qui ils causent quelque chose d'autre, que quelque chose de plus qu'ils n'y aperçoivent lorsqu'ils se rencontrent sur le boulevard—il reste un tulle à jupes un peu de la tête des eaux ou de la démons qu'elles viennent de représenter. Le rôle colle sur les êtres un masque d'irréalité, qui les embellit aux yeux qui les regardent, et dont la pression continue agit en déformatrice, de leur surface jusqu'en leur profondeur.

La vie de théâtre a, non seulement sur les artistes mais sur tous ceux que leur profession en rapproche et y mêle, une prise irrésistible, une puissance détra-

Derrière le Rideau.

quante auquel nul n'échappe complètement. Le ménage bizarre que nous venons de voir aux assises est un frappant exemple de cette action du milieu factice, conventionnel—du milieu cabotin.

Ils étaient, cet homme et cette femme, de ceux qui vivent derrière le rideau, en contact avec les personnages grands un moment par le rôle et rentrant dans leur loge avec des restes de majesté et de désespoir dans l'attitude. L'existence normale leur apparaissait au travers d'un prisme particulier, ils avaient pris peu à peu un concept bizarre de toutes choses et le sentiment des rapports réels des actes et de leurs conséquences devait être brisé en eux.

Lui, sa femme l'a répété avec un attendrissement inattendu, c'est un enfant, un véritable enfant, insouciant de ses affaires, inconscient de ses droits de mari, fantaisiste suivant le caprice du moment, comptant sans doute sur l'entrée d'un héros libérateur ou d'un général vêtu de cuir doré pour arranger les situations difficiles où son chimisme l'a entraîné, promenant à travers les angles vifs de l'existence une distraite bon enfant. Un artiste! Un détraqué surtout.

Et elle? Elle semble avoir puisé toutes ses raisons d'agir dans des situations d'opéra. A-t-on remarqué que de tout temps les librettistes ont donné aux héroïnes lyriques des vices ou des puretés dont l'envergure géante rapetisse l'homme à côté de qui elles développent leur destinée? C'est Alceste qui sacrifie sa vie pour Admète, qui est assés vil pour accepter; c'est la sublime Anna dont la grande âme passionnée arrive par contraste à diminuer la poésie de don Juan et à ridiculiser totalement don Ottavio; c'est la grande Valentine des Huguenots après de qui Raoul, obliant qu'on massacrerait ses amis, fait une pauvre figure; c'est la Walkyrie fatale et superbe lectrice du Destin; Sélka si platement ingrat; Marguerite si belle de douleur alors que Faust est un tel pleutre; et l'altière Salammbô si grande dame avec de soldat malappris qu'est Hamlet; et la divine Elisabeth humiliant le coupable Taubehäuser; et Desdémone qui a sa raison pendant qu'Othello a son élément tort; et la puissante Dalila qui terrasse le faible Samson... Tenjoz elles apparaissent plus fortes dans le crime ou dans la vertu que l'infirmité normale. Ce sont, à de rares exceptions près, les ténors qui ont ces rôles en contre bas; chacun sait que les tortureurs de femmes sont des basses, ou quelquefois mais plus rarement des barytons.

Mme Bianchini a jugé que son mari appartenait à l'espèce tenor et s'est adjugé, dans le duo conjugal, la partie du premier soprano: une sous cet angle, sa mystérieuse psychologie devient très claire. Elle nous raconte qu'elle s'est mariée parce qu'elle avait pour cet homme une affection protectrice de femme forte pour un plus faible—entrez-vous l'Elizabeth du Tannhäuser?—Aux heures mauvaises, quand la faille est là, c'est elle qui arrange les affaires, tire le ténor des plus mauvais pas, lui montre la route, débraille tout. Elle a dû avoir avec ces créanciers quelque chose des façons royales, au moyen desquelles Sélka se fait reconnaître de ses négres et les proteste à ses pieds, ou bien encore les attitudes divines de Brunehilde promettant l'appui de sa lance à Siegmund abandonné des dieux. Elle a des insépara-

bles qu'elle installe dans la chambre d'amis de son appartement, elle étale tranquillement son inconduite, le ténor n'a rien à dire, il ne dit rien, n'est-elle pas Thaïs ou Dalila, une personne que les valeurs loïd du monde ne sauraient encombrer sur la scène imaginaire où elle joue sa vie d'opéra?

Puis tout cela ne suffit plus, elle se lasse des gestes purement décoratifs, des cavatines et des romances, il faut autre chose, du tragique par exemple, et la voici tentée vers le poison, comme la mauvaise reine d'Hamlet. Devant le tribunal, on eût dit qu'elle phrasait un récitatif avec une recherche de simplicité dans le style. A chaque pas de cette carrière, il y a une ébauche de rôle, dans ces rêves sur soi-même dont les femmes ont la coutume elle devait se voir avec des bandes d'or au front, des traînes de velours chamarré, des pages à la suite, et des coups de lumière électrique projetés sur ses attentes inquiètes. Le besoin du drame a grandi dans cette âme médiocre jusqu'à la faire éclater, le crime lui est apparu, accompagné par les sonorités mineures de trombones et de violoncelles, et elle a dû verser son poison avec le frisson joyeux et inquiet qu'ont les chanteurs au moment de donner leur grande note ou d'exécuter le jeu de scène qui va soulever l'enthousiasme de la salle.

Mme Bovary, si elle avait vécu elle aussi derrière le rideau, aurait accompli quelque forfait du genre de celui-ci. Ces milleux pervertissent les petits cerveaux de modistes auxquels il aurait fallu une existence simple pour garder leur équilibre. Mme Bianchini a pendant des années pensé et senti avec, autour de son âme, des paysages en toiles peintes où des pivrotes possèdent sur des chènes, où des toiles armentées roulent sur des cylindres imitent les torrents furieux, et elle a transporté dans la réalité un crime d'opéra, avec, sans doute, le vague sentiment que tout cela finirait par un tremolo. Et le ténor a accepté qu'elle le sauvât de la ruine, qu'elle eût des amants. Qu'on voit-il faire? Un ténor n'a pas droit à la férocité, il s'est laissé empoisonner en fait sans faire plus de résistance—c'était dans le libretto—il a eu la conscience que tout cela était fatal et logique, que lutter c'eût été sortir de son rôle, et il l'a continué jusqu'à la dernière de ses dépositions devant les assises. Ce n'est pas sa faute si cette douceur a été une des causes déterminantes de la sévérité du jury; il n'y aurait rien, encore une fois, étant le ténor.

Et devant la justice ils ont chanté un duo de mansuétude dans le goût de ceux qu'ils ont si souvent entendus de la scène, et son ténor et soprano luttent de générosité. «Elle est une si bonne camarade, une amie si sûre!» —Lui! c'est un enfant, un véritable enfant, il n'est pas responsable!» Elle non plus peut-être, demi-folle sous son air tranquille. Et dans le désordre artificiel de cette vie qui aboutit au crime, il n'y a probablement guère de

Derrière le Rideau.

haine ne s'installe jamais à poste fixe, au centre même du cœur... A un quel affront on n'oppose pas l'oubli car la plaie ne se cicatrise point, et il suffit d'un événement imprévu et souvent d'un léger souvenir pour l'aviver. On ne pardonne pas non plus... On s'efforce de se débarrasser de cette obsession douloureuse et de penser à autre chose.

C'est bien là ce qu'avait fait Foot-Dick. Mais maintenant qu'il revoit cet orgueilleux chef de famille, celui-là même qui, quoi que né de la même mère, avait cherché à la faire tomber dans un piège infâme, et à le déshonorer pour l'obliger à abandonner à jamais la carrière honorable, elles le sont toutes quand on les suit haut la tête et haut le cœur —qu'il avait librement choisie, oh! alors?... toutes les rançunes passées se réveillaient en lui, plus vivantes, plus vives, et la terrible vipère du souvenir le mordait cruellement au cœur.

Et comme le régisseur commandait: «En place, au théâtre», qu'il était obligé de quitter son poste d'observation, il se retira dans la coulisse avec ce mot, gros de menaces, qu'il rouchonnait entre ses lèvres serrées: —Attends un peu!... Le représentation se poursuivait. Sarah avait été acclamée, et après elle, Calvé, Maurel, et de vaillants artistes de la Comédie-Française.

Et elle? Elle semble avoir puisé toutes ses raisons d'agir dans des situations d'opéra. A-t-on remarqué que de tout temps les librettistes ont donné aux héroïnes lyriques des vices ou des puretés dont l'envergure géante rapetisse l'homme à côté de qui elles développent leur destinée? C'est Alceste qui sacrifie sa vie pour Admète, qui est assés vil pour accepter; c'est la sublime Anna dont la grande âme passionnée arrive par contraste à diminuer la poésie de don Juan et à ridiculiser totalement don Ottavio; c'est la grande Valentine des Huguenots après de qui Raoul, obliant qu'on massacrerait ses amis, fait une pauvre figure; c'est la Walkyrie fatale et superbe lectrice du Destin; Sélka si platement ingrat; Marguerite si belle de douleur alors que Faust est un tel pleutre; et l'altière Salammbô si grande dame avec de soldat malappris qu'est Hamlet; et la divine Elisabeth humiliant le coupable Taubehäuser; et Desdémone qui a sa raison pendant qu'Othello a son élément tort; et la puissante Dalila qui terrasse le faible Samson... Tenjoz elles apparaissent plus fortes dans le crime ou dans la vertu que l'infirmité normale. Ce sont, à de rares exceptions près, les ténors qui ont ces rôles en contre bas; chacun sait que les tortureurs de femmes sont des basses, ou quelquefois mais plus rarement des barytons.

Mme Bianchini a jugé que son mari appartenait à l'espèce tenor et s'est adjugé, dans le duo conjugal, la partie du premier soprano: une sous cet angle, sa mystérieuse psychologie devient très claire. Elle nous raconte qu'elle s'est mariée parce qu'elle avait pour cet homme une affection protectrice de femme forte pour un plus faible—entrez-vous l'Elizabeth du Tannhäuser?—Aux heures mauvaises, quand la faille est là, c'est elle qui arrange les affaires, tire le ténor des plus mauvais pas, lui montre la route, débraille tout. Elle a dû avoir avec ces créanciers quelque chose des façons royales, au moyen desquelles Sélka se fait reconnaître de ses négres et les proteste à ses pieds, ou bien encore les attitudes divines de Brunehilde promettant l'appui de sa lance à Siegmund abandonné des dieux. Elle a des insépara-

bles qu'elle installe dans la chambre d'amis de son appartement, elle étale tranquillement son inconduite, le ténor n'a rien à dire, il ne dit rien, n'est-elle pas Thaïs ou Dalila, une personne que les valeurs loïd du monde ne sauraient encombrer sur la scène imaginaire où elle joue sa vie d'opéra?

Puis tout cela ne suffit plus, elle se lasse des gestes purement décoratifs, des cavatines et des romances, il faut autre chose, du tragique par exemple, et la voici tentée vers le poison, comme la mauvaise reine d'Hamlet. Devant le tribunal, on eût dit qu'elle phrasait un récitatif avec une recherche de simplicité dans le style. A chaque pas de cette carrière, il y a une ébauche de rôle, dans ces rêves sur soi-même dont les femmes ont la coutume elle devait se voir avec des bandes d'or au front, des traînes de velours chamarré, des pages à la suite, et des coups de lumière électrique projetés sur ses attentes inquiètes. Le besoin du drame a grandi dans cette âme médiocre jusqu'à la faire éclater, le crime lui est apparu, accompagné par les sonorités mineures de trombones et de violoncelles, et elle a dû verser son poison avec le frisson joyeux et inquiet qu'ont les chanteurs au moment de donner leur grande note ou d'exécuter le jeu de scène qui va soulever l'enthousiasme de la salle.

Mme Bovary, si elle avait vécu elle aussi derrière le rideau, aurait accompli quelque forfait du genre de celui-ci. Ces milleux pervertissent les petits cerveaux de modistes auxquels il aurait fallu une existence simple pour garder leur équilibre. Mme Bianchini a pendant des années pensé et senti avec, autour de son âme, des paysages en toiles peintes où des pivrotes possèdent sur des chènes, où des toiles armentées roulent sur des cylindres imitent les torrents furieux, et elle a transporté dans la réalité un crime d'opéra, avec, sans doute, le vague sentiment que tout cela finirait par un tremolo. Et le ténor a accepté qu'elle le sauvât de la ruine, qu'elle eût des amants. Qu'on voit-il faire? Un ténor n'a pas droit à la férocité, il s'est laissé empoisonner en fait sans faire plus de résistance—c'était dans le libretto—il a eu la conscience que tout cela était fatal et logique, que lutter c'eût été sortir de son rôle, et il l'a continué jusqu'à la dernière de ses dépositions devant les assises. Ce n'est pas sa faute si cette douceur a été une des causes déterminantes de la sévérité du jury; il n'y aurait rien, encore une fois, étant le ténor.

Et devant la justice ils ont chanté un duo de mansuétude dans le goût de ceux qu'ils ont si souvent entendus de la scène, et son ténor et soprano luttent de générosité. «Elle est une si bonne camarade, une amie si sûre!» —Lui! c'est un enfant, un véritable enfant, il n'est pas responsable!» Elle non plus peut-être, demi-folle sous son air tranquille. Et dans le désordre artificiel de cette vie qui aboutit au crime, il n'y a probablement guère de

GAIL BORDEN EAGLE BRAND CONDENSED MILK. No greater success substitution as "EAGLE BRAND". Des milliers de mères témoignent de son supériorité. "INFANT HEALTH". Breveté et enregistré. Eagle Brand Condensed Milk Co. N.Y.

réelle perversité, mais une menace cabotine, un besoin d'échapper aux lois rigides de la réalité pour s'agiter dans des drames ridicules qui mènent à la plate et féroce prose des travaux forcés.

Disparition d'un célèbre diplomate.

La carrière du comte de Chandordy.

J. B. Alexandre Damase, comte de Chandordy, diplomate et ancien représentant français, mort avant-hier à Paris, était né le 4 décembre 1826. Fils d'un ancien député, il fut blessé aux journées de juin 1848. Il entra, en 1851, dans la diplomatie, comme attaché à l'ambassade française à Rome. Nommé secrétaire d'ambassade en 1856, il remplit ce poste successivement à Weimar, à Madrid, à Compègne, à Carlsruhe, et devint sous chef de cabinet du ministère le 23 octobre 1862. Premier secrétaire d'ambassade et sous directeur du cabinet du ministère en 1866, il passa encore un an à Madrid et fut nommé ministre plénipotentiaire en 1868. Il était directeur aux affaires étrangères, lorsqu'il fut désigné pour représenter le ministère auprès de la délégation de Tours, au mois de septembre 1870.

En cette qualité, il publia plusieurs circulaires remarquables en réponse aux notes de M. de Bismarck, refuta victorieusement les accusations du chancelier fédéral, à propos de prétendues violations de la convention de Genève, et protesta avec énergie contre les excès commis en France par l'armée allemande. Le 8 février 1871 il fut élu représentant du Lot-et-Garonne à l'Assemblée Nationale, le premier sur six par 58,076 voix. Il prit place à droite.

Nommé ambassadeur de France près la Confédération suisse, le 4 décembre 1875, M. de Chandordy fut appelé le 3 septembre 1874 à l'ambassade de Madrid. Au moment des complications d'Orient, il refusa de remplacer, à Constantinople, M. de Bourgoing, mais il assista à la conférence diplomatique tenue dans cette ville (novembre 1875), puis retourna à Madrid. Il fut mis en disponibilité, le 11 décembre 1878, et remplacé par M. l'amiral Jaures. En arrivant au ministère, monsieur Gambetta nomma M. de Chandordy ambassadeur à Saint Pétersbourg (27 décembre 1881); il n'eut pas le temps de prendre possession de son poste et fut remis en disponibilité à la chute du cabinet (22 février 1882). Chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1863 et officier le 30 août 1866, M. de Chandordy a été promu commandeur le 2 mai 1876.

Il a publié outre la brochure intitulée: "Etat politique de la nation française" (1888 in-8); "la France à l'intérieur, la France à l'extérieur" (1887, in-8); "la France en 1889 (1889, in-18).

Il ne s'occupait guère du fût que l'on abasait, des cordages en fil de fer que l'on guindait, non plus que de trois trapèzes abaissés des cintres et qui se balançaient déjà dans l'espace.

Le clown parut, et tout aussitôt il fut longuement et bruyamment acclamé par le public qu'il avait tant désopilé déjà par ses sautes.

Il était vêtu en clown, en costume de satin bariolé, qui mettait merveilleusement son corps nerveux et cambié.

Mais, chose étrange, pour retourner, et contrairement à l'habitude, on peut même dire à la règle, il ne s'était nullement grimmé. Par suite, il se montrait parfaitement reconnaissable. Et alors, une fois dans les airs, ce fut une véritable folie, une série de tours de force, d'adresses, de grâce, des cabrioles, pleines d'assommolements, des détonnances déconcertantes, le tout exécuté avec une vertigineuse saccade.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething. WITH PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHœa. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not other kind. It costs five cents a bottle.

Il n'y avait à cette cour d'assises un public de haute élégance. Les chapeaux étaient exquis; vraiment; même on a pu admirer quelques-uns des corages à épaules basses qui seront la mode du mois prochain.

Disparition d'un célèbre diplomate.

La carrière du comte de Chandordy.

J. B. Alexandre Damase, comte de Chandordy, diplomate et ancien représentant français, mort avant-hier à Paris, était né le 4 décembre 1826. Fils d'un ancien député, il fut blessé aux journées de juin 1848. Il entra, en 1851, dans la diplomatie, comme attaché à l'ambassade française à Rome. Nommé secrétaire d'ambassade en 1856, il remplit ce poste successivement à Weimar, à Madrid, à Compègne, à Carlsruhe, et devint sous chef de cabinet du ministère le 23 octobre 1862. Premier secrétaire d'ambassade et sous directeur du cabinet du ministère en 1866, il passa encore un an à Madrid et fut nommé ministre plénipotentiaire en 1868. Il était directeur aux affaires étrangères, lorsqu'il fut désigné pour représenter le ministère auprès de la délégation de Tours, au mois de septembre 1870.

En cette qualité, il publia plusieurs circulaires remarquables en réponse aux notes de M. de Bismarck, refuta victorieusement les accusations du chancelier fédéral, à propos de prétendues violations de la convention de Genève, et protesta avec énergie contre les excès commis en France par l'armée allemande. Le 8 février 1871 il fut élu représentant du Lot-et-Garonne à l'Assemblée Nationale, le premier sur six par 58,076 voix. Il prit place à droite.

Nommé ambassadeur de France près la Confédération suisse, le 4 décembre 1875, M. de Chandordy fut appelé le 3 septembre 1874 à l'ambassade de Madrid. Au moment des complications d'Orient, il refusa de remplacer, à Constantinople, M. de Bourgoing, mais il assista à la conférence diplomatique tenue dans cette ville (novembre 1875), puis retourna à Madrid. Il fut mis en disponibilité, le 11 décembre 1878, et remplacé par M. l'amiral Jaures. En arrivant au ministère, monsieur Gambetta nomma M. de Chandordy ambassadeur à Saint Pétersbourg (27 décembre 1881); il n'eut pas le temps de prendre possession de son poste et fut remis en disponibilité à la chute du cabinet (22 février 1882). Chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1863 et officier le 30 août 1866, M. de Chandordy a été promu commandeur le 2 mai 1876.

Il a publié outre la brochure intitulée: "Etat politique de la nation française" (1888 in-8); "la France à l'intérieur, la France à l'extérieur" (1887, in-8); "la France en 1889 (1889, in-18).

Il ne s'occupait guère du fût que l'on abasait, des cordages en fil de fer que l'on guindait, non plus que de trois trapèzes abaissés des cintres et qui se balançaient déjà dans l'espace.

Le clown parut, et tout aussitôt il fut longuement et bruyamment acclamé par le public qu'il avait tant désopilé déjà par ses sautes.

Il était vêtu en clown, en costume de satin bariolé, qui mettait merveilleusement son corps nerveux et cambié.

Mais, chose étrange, pour retourner, et contrairement à l'habitude, on peut même dire à la règle, il ne s'était nullement grimmé. Par suite, il se montrait parfaitement reconnaissable. Et alors, une fois dans les airs, ce fut une véritable folie, une série de tours de force, d'adresses, de grâce, des cabrioles, pleines d'assommolements, des détonnances déconcertantes, le tout exécuté avec une vertigineuse saccade.

[A continuer]